Remerciement de Philippe Hoffmann

Monsieur le Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres,
Monsieur le Secrétaire perpétuel honoraire,
Monsieur le Président,
Monsieur le Directeur de l'École normale supérieure,
Madame la Directrice de l'École nationale des Chartes,
Monsieur le Président de l'École pratique des hautes études,
Madame la Directrice de l'Institut des Sciences humaines et sociales du CNRS,
Chères Consœurs, chers Confrères,
Chers Collègues,
Mesdames et Messieurs,
Chers amis,

Dans son traité intitulé *Sur le démon de Socrate* (577 E-579 D), Plutarque raconte un prodige. Les restes d'Alcmène, épouse d'Amphitryon et mère d'Héraklès, furent après sa mort, et sur ordre du roi Agésilas, transportés à Sparte, et s'évanouirent mystérieusement. L'on ne retrouva dans son tombeau que quelques objets et [je cite à présent Plutarque dans la traduction de la Collection des Universités de France] « *devant le monument il y avait une tablette de bronze portant une longue inscription en caractères étranges et certainement très anciens, car on ne pouvait rien en déchiffrer, quoi qu'ils apparussent très clairement une fois qu'on eut nettoyé le bronze ; la forme en était singulière, étrange et fort semblable à celle des caractères égyptiens. Aussi Agésilas, dit-on, en envoya-t-il une copie au Pharaon, en le priant de la montrer aux prêtres pour voir s'ils la comprendraient* ». Le disciple de Socrate, Simmias, était à Memphis en compagnie de Platon, et avait des conversations philosophiques avec un prêtre nommé Chonouphis, qui donna cette interprétation, après un travail paléographique de comparaison entre des écritures anciennes : « *[Chonouphis] disait que l'inscription en question ordonnait de célébrer des jeux en l'honneur des Muses ;* […] *que, dans ce texte, le Dieu conseillait aux Grecs et les pressait de vivre en paix et en repos en ne disputant jamais que de philosophie, en mettant bas les armes et en prenant les Muses et la raison pour arbitres dans leurs querelles sur le droit* ». Simmias revient en Grèce en compagnie de Platon, et dans les parages de la Carie, des habitants de Délos interrogent Platon sur un mystérieux oracle, qui leur ordonne de doubler le volume de l'autel de Délos pour mettre fin aux malheurs dont les Déliens et les Grecs sont affligés. Platon répond tout d'abord qu'Apollon se moque des Grecs, incapables de réaliser l'opération de duplication du cube, et qu'il leur conseille d'étudier la géométrie. Puis

il délivre une exégèse qui fait écho à la révélation de Chonouphis : « [le Dieu] *enjoignait à tous les Grecs de mettre fin à leurs guerres et aux malheurs qui en découlaient, de fréquenter la société des Muses, et d'apaiser leurs passions par la pratique de la philosophie et des sciences, afin que leurs mutuelles relations fussent fécondes et non ruineuses* ». Cette anecdote illustre, au milieu des convulsions du monde, l'une des leçons de l'humanisme des Grecs. Le culte des Muses est un style de vie.

C'est pourquoi j'exprime ma gratitude envers l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres qui, en m'accueillant en son sein, reconnaît l'importance des études grecques et de l'ensemble des savoirs et des valeurs dont elles sont dépositaires. Elle a voulu exprimer son intérêt pour une discipline, l'histoire de la philosophie, qui occupe une place fondatrice dans le réseau des disciplines philosophiques. Plus que ma personne, dont les orateurs qui m'ont précédé ont dit trop de bien, ce qui importe ce soir, lors de cette cérémonie, c'est la reconnaissance de la légitimité et des tâches propres de ces domaines que l'Académie accueille, protège et promeut. La bienveillance des hellénistes, des membres de l'Académie, de M. Michel Zink, Secrétaire perpétuel honoraire, et tout particulièrement de M. Jacques Jouanna, qui a présidé le Comité d'honneur et qui vient de me remettre cette épée chargée de symboles, mais aussi celle de Mme Monique Trédé, à qui me lie une longue amitié – cette bienveillance me vaut une τιμή à laquelle je n'avais nullement songé. Je ne puis mentionner le nom de tous les membres du Comité d'honneur, membres de l'Institut, collègues universitaires de France et de l'étranger, qui m'ont fait l'amitié d'accompagner de leur illustration la préparation de cette cérémonie. Certains sont venus de loin et je suis particulièrement sensible à leur présence. Ils sanctionnent un rite auquel j'ai choisi de me plier, persuadé que les rites structurent la vie des institutions, et que les institutions sont, dans le monde tel qu'il est, garantes de la sauvegarde et de la vitalité des choses de l'esprit. On travaille à l'Académie dans un climat de courtoisie et de paix. J'ai plaisir à m'y retrouver chaque vendredi, et j'ai connu cette douceur aussi lors des colloques de la villa Kérylos. Mais il faut reprendre le fil des remerciements. Ceux-ci s'adressent aussi aux membres du Comité d'organisation, qui ont déployé une activité considérable pour organiser cette cérémonie, et la réception que vous attendez tous, une fois que vous aurez écouté poliment mon discours. Frédéric Gabriel a été un organisateur d'une parfaite efficacité, et il a su coordonner avec gentillesse et dévouement les tâches dévolues à Adrien Lecerf, à Stéphane Toulouse, à Andrei Timotin, et à Marie-Odile Boulnois, qui a prononcé l'allocution d'accueil et présenté les différents orateurs. L'amitié qui me lie à ces collègues me permettait aussi de mettre en avant les institutions au sein desquelles ma carrière s'est effectuée : l'École normale supérieure, l'École pratique des hautes études et, à divers titres, le CNRS. Pardonnez-moi d'être sobre dans mes remerciements, mais sachez que je les

formule avec chaleur. Ils s'adressent aux orateurs qui ont pris la parole ce soir, et à qui me lie une complicité intellectuelle. Ils ont tout dit, ou presque, trop aimablement, de mon parcours et de ma personnalité. Mes remerciements s'adressent à vous tous, qui m'offrez cette épée ; certaines personnes n'ont pu venir, et sont en pensée avec nous. Votre présence dans ce magnifique salon du Rectorat, entourés de figures de grands auteurs de l'Antiquité et de représentations de l'Université française, me touche profondément. À mes étudiants, doctorants et anciens doctorants, je dois une pensée très particulière. De mes maîtres, je parlerai dans un instant. Je terminerai par une pensée pour mes parents, et pour mes chers disparus. Je regrette que ma mère soit empêchée, en raison de son grand âge, d'assister à cette cérémonie. Mes parents, confiants dans la qualité des institutions scolaires, m'ont permis d'accéder à l'enseignement supérieur. J'ai plaisir à remercier le professeur qui m'a initié au latin en 6e, au lycée Honoré de Balzac, Monsieur Karist, présent dans cette salle.

Les règles de ce discours m'invitent à évoquer ma carrière. Vous me permettrez de privilégier quelques expériences et quelques événements, en prenant des libertés avec la chronologie. Mon cheminement fut privilégié. À l'École normale supérieure où je fus admis en 1972 après deux années de classes préparatoires au lycée Henri IV, je me rangeai dans la cohorte des élèves de Lettres classiques, et nouai très vite avec mon caïman, Alain Le Boulluec, une relation forte. Mon amour du grec et de sa littérature s'épanouit à l'École, à l'occasion aussi des séminaires qui nous étaient offerts, et je conserve un vif souvenir de la découverte de Jean-Pierre Vernant, venu relire avec nous le mythe des races d'Hésiode, ou de Jean Bollack, qui scrutait dans les infimes détails des textes l'histoire des doctrines grecques de la civilisation, et nous initiait à l'herméneutique. Je ne tardai pas à mesurer la chance qui était la nôtre d'avoir été mis en contact avec les écoles de pensée qui soumettaient alors les textes à des questionnements neufs. D'autres rencontres, toutefois, furent plus déterminantes lors de mes premières années de scolarité à l'ENS. Alain Le Boulluec avait

invité Pierre Hadot à donner un séminaire sur la *Vie de Plotin* par Porphyre. Je ne connaissais alors ni Plotin, ni Porphyre, ni Pierre Hadot, et le grec de ce texte ne me semblait pas très facile. Nous étions peu nombreux dans la petite salle de grec, il y faisait froid l'hiver, mais Pierre Hadot lisait le texte avec une rigueur qui avait l'évidence du cristal, restituant à la fois l'épaisseur vécue des divers épisodes, le style de vie mené dans l'école de Plotin à Rome, dans cet étrange milieu philosophique, avec ses tensions et ses finalités spirituelles. Ce séminaire fervent nous faisait comprendre que la lecture d'un texte pouvait être autre chose que la simple transmission d'un contenu, et produire une véritable transformation intérieure. Ce fut une révélation. En même temps, je m'éloignais régulièrement de la rue d'Ulm, pour aller écouter des cours au Collège de France (Georges Blin expliquait René Char et parlait d'Héraclite, tandis que Michel Foucault écrivait *Surveiller et punir*). Je préparai à l'Université Paris IV la licence de Lettres classiques et la licence de Philosophie, puis une maîtrise de philosophie sur l'atomisme. En grec, le programme de licence comportait le livre VII de Thucydide, et le cours était donné par Jean Irigoin, dont les explications, et notamment les commentaires de l'édition critique de Louis Bodin et Jacqueline de Romilly, suscitèrent une nouvelle passion. Du côté de l'UER de Philosophie, un grand professeur, Pierre-Maxime Schuhl, venait de partir à la retraite. Je suivis à partir de 1973 l'enseignement de son successeur, Pierre Aubenque, sur Aristote et fréquentai le Centre Léon Robin, où Pierre Aubenque se livra pendant plusieurs séances à une curieuse expérience : considérant que je connaissais déjà assez bien le grec (bien que je ne fusse qu'en maîtrise) mais que sans doute mon esprit n'était pas encore corrompu par une connaissance excessive de la bibliographie aristotélicienne, il me fit traduire mot-à-mot le texte des *Catégories* d'Aristote en me demandant d'exprimer ce que ma raison non prévenue pouvait comprendre. Je ne sais ce qu'en pensèrent les chercheurs présents. Le séminaire Léon Robin, qui se réunissait dans la salle d'épigraphie de l'Institut de grec au 16 rue de la Sorbonne, était fréquenté notamment ces années-là par Madame Hadot, Annick Charles, Jean-François Courtine, Rémi Brague, Emmanuel Martineau, Denis O'Brien, Guillaume Rocca-Serra (redoutable bibliographe !) et Marie-Claire Galpérine, qui était une personnalité atypique. En 1972-1973 elle assurait, à la suite du départ de Pierre-Maxime Schuhl, l'enseignement de philosophie grecque, sur le *Timée* de Platon et sur l'atomisme. Élève d'Émile Bréhier, traductrice de Damascius, son enseignement oral a laissé un souvenir ineffaçable chez tous ses étudiants. Elle me faisait traduire des textes du commentateur néoplatonicien Simplicius. Un jour de l'automne de 1975, elle me dit : « Maintenant que tu es agrégé, il faut travailler sur le Commentaire de Simplicius au *De caelo* d'Aristote, et pour te préparer à ces recherches il faut, chaque lundi, aller à l'École pratique des hautes études. Il y a le séminaire de Jean Irigoin qui enseigne la lecture

des manuscrits grecs à la IVe section, de 15h à 17h, suivi par celui de Pierre Hadot, qui lit des textes philosophiques à la Ve section, de 17h à 19h ». C'est ainsi que, pendant quinze ans, je suivis les enseignements de Pierre Hadot et de Jean Irigoin, à l'EPHE puis au Collège de France. À ces deux maîtres, savants immenses, je voue une admiration profonde. Au premier, ainsi qu'à sa savante épouse Ilsetraut Hadot, je dois l'essentiel de ma formation en matière de néoplatonisme et d'histoire de la philosophie. La parole vive et les écrits de Pierre Hadot ont été une inspiration fondatrice. Les cours et séminaires qu'il donnait – je pense à ses commentaires de Plotin, de Marc Aurèle, ou aux conférences préparant son grand livre sur *Le Voile d'Isis* – nous faisaient épouser le mouvement même de la pensée des Anciens. Ces lectures étaient une expérience, non de déconstruction, mais de *sympathie* avec les auteurs – une *interprétation*, au sens où une exécution musicale donne vie à une partition imprimée.

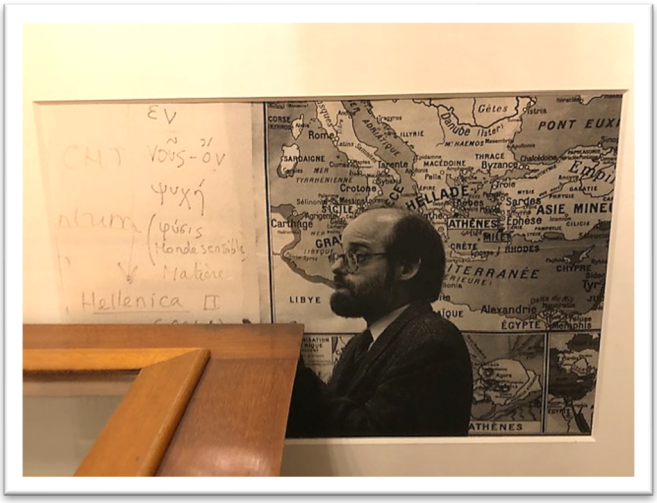
L'enseignement de Jean Irigoin, sur la paléographie et la codicologie, la tradition des textes, l'art de l'édition et de la critique textuelle, mais aussi la métrique grecque, fut un très grand moment, dont je partage le souvenir avec mon amie Brigitte Mondrain. Je dois avouer que Jean Irigoin, en dépit de sa gentillesse, m'intimidait beaucoup. Alors que je commençais à diriger des étudiants de doctorat aux Hautes Études, je fus un jour convoqué par lui (c'était je crois vers le milieu des années 90) dans son bureau à la librairie des Belles-Lettres. Il m'interrogea longuement sur mes intérêts du moment et sur mes étudiants. Puis soudain, me prenant au dépourvu, il me dit : « *À ce propos, vous n'êtes pas encore habilité ?* ». Bien que les directeurs d'études pussent diriger des thèses sans être titulaires de l'HDR, je bredouillai, et Jean Irigoin, avec un léger sourire, me dit simplement : « *Je vous en fais un devoir pour vos étudiants* ». L'argument était imparable. Jean Irigoin avait dirigé ma thèse de IIIe cycle, il me conseilla de choisir comme garante de l'Habilitation Melle Simone Follet, dont j'avais suivi des cours à Sèvres, et que j'admirais. Je m'exécutai en 1998.

Vingt ans auparavant, en 1978, le directeur de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, Jean Bousquet, et Melle Follet, alors directrice-adjointe de l'École normale supérieure de Sèvres, avaient négocié avec Georges Le Rider, Administrateur général de la Bibliothèque nationale, la création de postes de « pensionnaires » normaliens, et quatre années de bonheur absolu avaient suivi ma sortie de la rue d'Ulm et une année de stage d'agrégation en lycée. Un poste de pensionnaire au « Catalogue grec » du Département des manuscrits me permit en effet de vivre quotidiennement, sous la houlette bienveillante du savant Conservateur Charles Astruc, au milieu des manuscrits grecs. Jean Bousquet m'avait dit, d'un ton amusé avec le sourire que nous lui connaissions : « *Oh, vous n'aurez pas grand-chose à faire, vous aiderez ces messieurs et poursuivrez vos recherches* ». Je passai tout mon temps à la

Bibliothèque nationale, faisant de la bibliographie et contractant à cette occasion un vice secret, participant à l'entreprise de description des manuscrits grecs datés des XIIIe et XIVe siècles, et surtout achevant ma thèse de IIIe cycle sur les manuscrits de Simplicius, qui au milieu des ressources infinies de la Bibliothèque a connu quelques excroissances. Devenu caïman rue d'Ulm, j'eus à cœur d'envoyer beaucoup de normaliens rue de Richelieu.

Après avoir été élève de l'École normale, j'y retournai en effet en 1983, après une année d'enseignement en collège, grâce à l'appui d'Alain Le Boulluec récemment élu à la Ve section de l'EPHE, et je participai avec les collègues des deux ENS à l'opération de fusion. La vie commune à l'École est une richesse qui permet des conversations informelles, avec l'imprévu qui s'y attache. J'y ai noué, avec élèves et collègues, des liens d'amitié, travaillant régulièrement avec Jean Lallot, Dominique Briquel, François Bérard, Monique Trédé et les autres collègues de Sèvres, et avec notre bibliothécaire Pierre Petitmengin qui vient de nous quitter.

La Fortune devait continuer à me favoriser, et j'accédai en 1986, comme « cumulant », à la direction d'études « Théologies et mystiques de la Grèce hellénistique et de la fin de l'Antiquité » occupée précédemment par Pierre Hadot. Mais cette chaire héritait aussi de la tradition du Père Festugière, et je dois dire que mon âge encore jeune ressentit avec effroi tout le poids d'une indignité qu'il fallut bien assumer. La charge était lourde, mais j'eus à cœur de poursuivre l'exploration de la littérature philosophique de tradition platonicienne à l'époque romaine et tardive, de Plutarque aux professeurs néoplatoniciens d'Athènes et d'Alexandrie. L'École pratique des hautes études, le *Centre d'études des religions du Livre* – qui vient de fêter son 50ième anniversaire – et le *Laboratoire d'études sur les monothéismes*, furent pour moi un cadre idéal. La structure pluridisciplinaire de l'École et de ses sections convenait à ma curiosité, et je retrouve *mutatis mutandis* cette variété dans les séances du vendredi à l'Académie. Cette ambiance intellectuelle permit au philologue classique que je suis d'ouvrir des travaux d'histoire doctrinale de la philosophie – sur la logique, la physique et la cosmologie, la métaphysique et la théologie – à la contextualisation historique, à des perspectives religieuses, comme la théurgie, la prière, ou l'histoire du concept de « foi ». Dans cette aventure, une autre influence, extérieure à l'EPHE, fut décisive, celle du P. Henri-Dominique Saffrey, que je considère comme



un de mes maîtres. Élève d'Eric Robertson Dodds, il a laissé une œuvre majeure, dans la lignée de celle du Père Festugière, qui restitue la spiritualité philosophique et religieuse de la fin de l'Antiquité.

Je veux exprimer à nouveau ce soir, devant eux, à tous mes élèves et auditeurs de l'ENS et de l'École pratique des hautes études, anciens et actuels, l'affection que je leur porte. Marwan Rashed et Adrien Lecerf m'ont fait l'honneur de parler. La joie la plus pure que puisse éprouver un professeur est de voir des disciples faire plus et mieux, aller plus loin dans le champ de la recherche, ouvrir de nouveaux chantiers et s'y illustrer. Des liens intellectuels et personnels forts ont pu naître entre tous mes doctorants et auditeurs, dont beaucoup sont originaires de pays très divers : la France évidemment, mais aussi l'Italie, l'Allemagne, la Grèce, Andorre, Israël, le Canada, la Roumanie, l'Ukraine, la Chine ou encore la Corée.

La recherche s'organise en réseau, à travers nombre de pays, et je tiens à évoquer une collaboration régulière avec des collègues, dont plusieurs sont présents. Deux d'entre eux, Polymnia Athanassiadi et Jean-Marc Narbonne, viennent de parler. Je mentionnerai les professeurs des universités du Québec (Louis-André Dorion, Georges Leroux, Paul-Hubert Poirier), ceux des Universités de Fribourg et de Lausanne (Dominic O'Meara et Alexandrine Schniewind), Sir Richard Sorabji, de Londres, et le spécialiste du médioplatonisme John Dillon, de Dublin, mais aussi les membres de l'*Academia Platonica* de Münster dont la présidente Mme le Professeur Marije Martijn est venue d'Amsterdam, ou encore les collègues italiens et allemands qui se sont retrouvés pendant plusieurs années à la Fondation Collegio San Carlo de Modène (dont le Professeur Jörg Rüpke) ; il faut mentionner aussi le *Centro GrAL* des universités de Pise et de Padoue dirigé par mon amie de longue date Cristina D'Ancona qui a succédé dans cette fonction au Professeur Mauro Tulli, ou bien les collaborations multiples avec les savants belges de Leuven – un des hauts lieux de la recherche sur Proclus –, réunis autour de Carlos Steel, ou encore les membres du Comité international de Paléographie grecque ou de l'*Aristoteles Archiv* de Berlin, longtemps animé par le Professeur Dieter Harlfinger, ainsi que les chercheurs de toutes générations rencontrés à la Fondation Hardt. La liste est longue, et je salue le Professeur Helmut Seng, de l'université de Francfort, que notre Académie a honoré d'une médaille en 2018 pour son livre sur les *Oracles Chaldaïques*.

Les carrières universitaires comportent, diversement, les trois composantes de la recherche, de l'enseignement, et de l'administration. Une suite de circonstances m'a conduit à exercer pendant une trentaine d'années diverses responsabilités, qui furent très riches humainement et intellectuellement. L'exercice d'un pouvoir, même limité, ne m'a toutefois pas procuré de plaisir particulier. Il faut, dit Épictète, demeu-

rer à la place où le dieu, le destin, ou la providence, décide de nous mettre. Il ne s'agit que de servir.

L'alliance de la vie pratique et de la vie théorique est symbolisée par cette épée, dont Jacques Jouanna vient de faire l'ἔκφρασις, et qui a été préparée par l'art de Monsieur Jean-Claude Dey. Elle n'a jamais tué ni ne tuera jamais personne, ce qui me convient bien puisque je ne me connais pas d'ennemis, et qu'elle me fait plutôt penser à la tranchante monade séparatrice qui chez Proclus préserve la transcendance des dieux. Son élégance néoclassique, où l'on sent encore le XVIIIe siècle, évoque l'Antiquité et répond à mes goûts. La partie « romaine » est une allégorie du bon gouvernement, de l'administration des choses et des hommes. La partie « grecque », qui est plus personnelle, illustre la vie de l'esprit, la tradition platonicienne, et la leçon de modération du dieu de Delphes.

En renouvelant à toutes et à tous l'expression de ma gratitude, je vous invite à présent, pour un moment d'amitié, à vous approcher des nourritures et des boissons préparées par le Comité d'organisation, qu'il faut remercier une nouvelle fois. Prenons exemple sur Socrate qui dans le *Banquet* est de tous les convives celui qui boit le plus, sans que sa raison soit altérée.